

- , « Constantine's Mausoleum and the Translation of Relics », *BZ* 83, 1990, p. 51-62.
- P. MARAVAL, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient*, Paris, 1985.
- Th. MATHEWS, *The Clash of Gods. A Re-interpretation of Early Christian Art*, Princeton, 1994.
- M. MUNDELL MANGO, *Silver from early Byzantium, The Kaper Koraon and Related Treasures*, Baltimore, 1986.
- R. OUSTERHOUT (éd.), *The Blessings of Pilgrimage*, University of Illinois Press, 1990.
- A. PAPAConstantinou, « La liturgie stationnale à Oxyrhynchos dans la première moitié du VI^e siècle. Réédition et commentaire de *PŌxy XI 1357* », *REB* 54, 1996, p. 135-159.
- M. PICCIRILLO, *Madaba, Le Chiese e i Mosaici*, Turin, 1989.
- Ch. PIETRI, *Roma Christiana, I-II*, Paris, 1976.
- J. RUSSELL, *The Mosaic Inscriptions of Anemurium*, Österr. Ak. d. Wiss., philos.-hist. Kl., 190, Vienne, 1987.
- J.-P. SODINI, « Les cryptes d'autel paléochrétiennes : essai de classification », *TravMém* 8, 1981 (= *mélanges P. Lemerle*), p. 437-458.
- , « La contribution de l'archéologie à la connaissance du monde byzantin (IV^e-VII^e siècles) », *DOP* 47, 1993, p. 139-184.
- R. SÖRRIES, *Christlich-Antike Buchmalerei im Überblick*, Wiesbaden, 1993.
- J.-M. SPIESER, *Thessalonique et ses monuments du IV^e au VI^e s.*, Paris, 1984.
- , « Décor de portes et hiérarchisation de l'espace dans les églises paléochrétiennes », *Klio* 1995, p. 433-445.
- , « The Representation of Christ in the Apses of Early Christian Churches », *Gesta* 37, 1998, p. 63-73.
- Splendori di Bizancio. Testimonianze e Riflessi d'arte cultura Bizantina nelle chiese d'Italia*, Milan, 1990.
- J.F. THOMAS, *Private Religious Foundations in the Byzantine Empire* (Dumbarton Oaks St. XXIV), Washington, 1987.
- G. VIKAN, *Byzantine Pilgrimage Art*, Washington, 1982.
- , « Pilgrims in Magi's Clothing : The Impact of Mimesis on Early Byzantine Pilgrimage Art » in Ousterhout, *Blessings*, p. 97-107.
- W.F. VOLBACH, *Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters*¹, Mayence, 1976.
- K. WEITZMANN, « Loca Sancta and the Representational Arts of Palestine », *DOP* 28, 1974, p. 33-55.
- K. WEITZMANN (éd.), *Age of Spirituality, Late Antique and Early Christian Art. Third to Seventh Century*, New York, 1979.
- , *Age of Spirituality : A Symposium*, New York, 1980.
- K. WEITZMANN, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai. The Icons, I, From the Sixth to the Tenth Centuries*, Princeton, 1976.

CINQUIÈME PARTIE

L'émergence des Églises nationales
en Occident (VI^e siècle)

CHAPITRE PREMIER

Les Églises et la *reconquista* byzantine

A. L'Afrique

par Yves MODÉLAN

I. L'ÉGLISE D'AFRIQUE ET LES ORIGINES DE LA *RECONQUISTA*

Depuis l'avènement du roi Hildéric en 523, l'Église africaine jouissait d'une entière liberté et elle s'employait activement, comme le concile de Carthage en 525 l'avait montré, à se réorganiser après la longue persécution subie depuis 439. Cependant, malgré la bonne volonté évidente du souverain vandale, elle était loin encore d'être totalement satisfaite. La tolérance n'impliquait pas, en effet, le retour intégral à l'ordre ancien des choses. L'Église arienne restait l'Église officielle, et elle défendait ses positions, non probablement sans appuis à la cour. Surtout, la plupart des biens qui avaient servi à la doter lui restaient acquis, ce qui, en particulier dans le cas des grandes basiliques de Carthage, ne manquait pas de susciter les rancœurs des catholiques. Or, non seulement ces usurpations étaient en elles-mêmes pénibles, mais elles contribuaient aussi à entretenir certaines difficultés persistantes pour l'Église catholique : nombre de ses clercs tardaient, en effet, à rentrer d'exil¹ malgré la tolérance, prenant prétexte de ces spoliations et de la persistance des injustices dont les ariens étaient cause. Le conflit restait donc permanent entre les deux Églises. Cependant, tant qu'Hildéric vécut, cette opposition n'eut aucun prolongement politique. Le vieux roi, petit-fils de Valentinien III par sa mère, se montrait d'année en année plus romanophile. Ayant rompu avec les Ostrogoths d'Italie, il entretenait les meilleurs rapports avec l'empereur Justin et son neveu Justinien, et on pouvait espérer de sa part de nouvelles faveurs. D'autre part, si les clercs étaient insatisfaits, ils savaient aussi que la masse des Africains, tel le poète Corippus qui, plus tard, évoqua ce temps comme celui des *gaudia*², appréciaient la modération du roi. Un réel équilibre intérieur s'était ainsi établi, qui ne se rompit qu'en 530, lorsque le cousin du roi, Gélimer, s'empara du pouvoir par un coup d'État soutenu par la majorité de la noblesse vandale. Depuis quelques années, en effet, les soulèvements maures se

1. Problème évoqué dans la lettre du concile de Carthage au pape Jean II en 535 (*Coll. Avel.* n° 85, *CSEL* 35).

2. CORIPPUS, *Johannide*, III, 195-196.

multipliaient sur les marges et à l'intérieur du royaume, en particulier en Byzacène. Depuis le sud-ouest de cette province, plusieurs groupes conduits par les chefs Antalas et Cusina avaient constitué de véritables principautés et menaçaient désormais tout le plat pays. En 529, ils avaient vaincu une armée vandale et, depuis lors, en même temps que les populations romanisées étaient gagnées par la peur, les guerriers vandales mettaient en cause l'incapacité de leur souverain. Beaucoup étaient aussi à ce moment inquiets du rapprochement opéré avec Constantinople, et certains murmuraient même qu'Hildéric allait reconnaître la souveraineté de l'empire sur son royaume et revenir au statut de 435. À tous égards, le coup d'État de 530 prit ainsi le caractère d'une sorte de réaction nationale vandale, d'un retour aux valeurs guerrières et à la fière indépendance du temps de Genséric. Gélimer voulut-il aussi reprendre la ferveur anticatholique de ce dernier ? Quelques mesures, au moins symboliques, auraient été dans la logique de son action. Toutefois, aucune source, y compris les textes de propagande byzantine publiés plus tard pour justifier la reconquête, ne fait état d'un changement de la politique religieuse à cette époque. Gélimer resta prudent sur ce sujet, mais sans réussir, probablement, à rassurer le clergé catholique. Les Africains, quant à eux, ne réagirent pas au coup d'État : le problème maure était à leurs yeux le plus important, et ils attendaient de juger la capacité du nouveau pouvoir à le maîtriser. Or, la déception semble, sur ce point, être survenue rapidement. Divers textes sur l'état du pays en 533 montrent, en effet, que la pression des tribus n'avait pas cessé. À cette date, les villes de la côte de Byzacène elles-mêmes étaient menacées directement : à Hadrumète et à Sullectum, on improvisait des fortifications hâtives, et à Ruspe, où on n'en avait pas eu le temps, la ville et sa cathédrale avaient été mises à sac pendant le mois de janvier. En Numidie, les tribus de l'Aurès descendaient dans les plaines et en Tripolitaine les Laguatan occupaient tout l'arrière-pays des cités littorales³. Le régime de Gélimer se montrait donc incapable d'assurer la plus élémentaire sécurité aux populations africaines, aux yeux desquelles la légitimité de ce souverain barbare, parvenu au pouvoir dans des conditions douteuses, pouvait sembler, dès lors, de plus en plus contestable.

Dans ce contexte, tous ceux que le coup d'État avait dressés contre Gélimer ne tardèrent pas à se tourner vers l'Orient où Justinien, fort de son amitié pour Hildéric et de la « paix perpétuelle » récemment conclue avec les Perses, ne cachait précisément pas sa volonté d'intervention dans les affaires africaines. Parmi ces mécontents extrêmement actifs à la cour impériale se trouvaient sans doute des membres du clergé. Toujours farouchement opposée aux ariens, inquiète de l'idéologie proclamée du régime de Gélimer, et consciente que les laïcs ne soutiendraient probablement pas ce roi incapable de les défendre contre les Maures, l'Église catholique africaine avait, en effet, de bonnes raisons de souhaiter en 533 une intervention impériale. Lorsque celle-ci eut lieu, en septembre de la même année, elle manifesta en tout cas immédiatement son enthousiasme, d'autant plus remar-

3. Y. MODÉRAN, « La découverte des Maures », dans *Cahiers de Tunisie*, XXXXIII, 1991, p. 211-238.